

chez l'artiste avant le coulage; sur un guéridon placé au-dessous d'une glace de Venise, entre les deux croisées, une argile de David; en face, un buste de marbre blancs. Ce buste, qui attira tout d'abord l'attention de madame Rocher, représentait une femme, une femme de l'école bien connue, et qui avait beaucoup aimé le comte pendant un mois ou deux, le temps le plus long que puisse durer un amour de comédienne.

Dans un coin, à droite de la cheminée, Hermine, qui s'était levée et faisait le tour de la pièce, remarqua un portrait, une blonde tête de seize ans, mutine et souriante. A côté du portrait, un médaillon, une délicieuse miniature représentant également une autre tête de femme, celle-là brune, accentuée, accusant l'origine espagnole, et belle d'une beauté sérieuse et presque fatale... Ces trois têtes, le buste et les deux portraits, impressionnèrent Hermine d'une façon bizarre, révélant chez elle, à son insu, une des singularités les plus curieuses du cœur féminin.

Hermine venait chez le comte, qui lui était indifférent, pour implorer son appui redemander son mari; bien mieux, elle aimait ce dernier si éperdument, d'une manière si exclusive, que toute autre pensée d'amour ne pouvait trouver place dans son cœur meurtri. Eh bien, ces trois souvenirs de la vie de garçon du comte lui firent éprouver un mouvement d'impatience, quelque chose qui n'était pas encore de la jalousie, et y ressemblait cependant. Elle trouva inconvenant que le comte l'eût reçue dans cette pièce toute pleine encore de ses souvenirs galants, ne songeant plus, la pauvre femme, que M. de Château-Mailly n'avait pu s'attendre à sa visite, et qu'il avait témoigné le plus vif étonnement à sa vue.

Une heure s'écoula, pendant laquelle madame Rocher, tout en prêtant avec anxiété l'oreille aux moindres bruits, continuait à examiner les objets qui l'environnaient. Mais une voiture se fit entendre sous la voûte de la maison, et Hermine, ramenée violemment à ses douloureuses pensées, se laissa retomber sur le siège où elle était tout à l'heure, tremblant de voir entrer M. de Château-Mailly lui disant :

— Il est parti !

C'était le comte, en effet.

Hermine lui jeta un regard qui semblait vouloir lire jusqu'au fond de son âme, et elle n'eut pas la force d'articuler un mot.

— Madame, lui dit-il vivement, votre mari est à Paris.

Elle jeta un cri de joie.

— Il est à Paris, et je vous le rendrai...

— Oh ! tout de suite, n'est-ce pas ? fit-elle avec l'impatience d'un enfant.

— Non, répondit-il, mais demain... Ne me questionnez pas aujourd'hui, je ne puis rien vous dire.

Elle courba le front, et ses larmes coulèrent de nouveau.

Alors M. de Château-Mailly fléchit un genou devant elle.

— Pauvre femme !... dit-il, comme vous l'aimez !...

Et sa voix était sourde, brisée, haletante; elle semblait révéler une souffrance intérieure sans égale; et cette voix pénétra jusqu'au fond du cœur de la jeune femme, et y jeta un trouble mêlé de remords.

— Lui aussi, pensa-t-elle, il m'aime, et je dois le faire souffrir.

— Vous êtes venue ici, madame, reprit le comte, qui parut faire un effort sur lui-même et dominer son émotion; y venir une première fois était peut-être, aux yeux du monde, une grande imprudence, et pourtant il faudra y venir une fois encore demain soir, à quatre heures... Il le faut.

— Je reviendrai, répondit Hermine avec soumission.

Et, quand elle fut partie, le comte se dit : — Voilà une pauvre femme qui, avant un mois, m'aimera à mourir... Décidément ce damné sir Arthur Collins a une connaissance approfondie du cœur humain.

Et le comte alluma philosophiquement un cigare.

## XXXV

Madame Rocher rentra chez elle, en proie à cette douleur morne, sans éclat, qui laisse les yeux rouges et secs.

Sa mère ne la questionna point. Madame de Beaupréau avait compris qu'il est de ces maux de l'âme que les consolations irritent au lieu de les adoucir.

Hermine passa le reste de la journée seule, enfermée dans son boudoir, livrée aux plus amères réflexions sur son bonheur détruit. Muette, immobile auprès de berceau de son enfant, elle vit la nuit s'écouler, se souvenant que c'était également la nuit qu'il était revenu, et espérant qu'il reviendrait encore. Mais la nuit s'écoula, le jour vint, puis la matinée se passa. Fernand n'avait point reparu.

Hermine n'osait point interroger les domestiques; elle n'osait s'ouvrir à sa mère, car M. de Château-Mailly lui avait recommandé expressément de ne se confier à personne. Elle avait foi en M. de Château-Mailly.

A partir de midi, la pauvre jeune femme compta les heures qui la séparaient encore de celle où elle reverrait le comte. A mesure que cette heure approchait, son cœur se mit à battre d'une émotion inconnue et si bizarre, que Fernand lui semblait étranger.

Au dernier moment, de même qu'elle avait voulu fuir de chez le comte la veille, elle hésita à y aller. Pourtant il le fallait bien, si elle voulait avoir des nouvelles de son mari. A cette dernière pensée elle n'hésita plus. Elle sortit de chez elle furtivement, à pied, monta dans le premier fiacre qu'elle rencontra, et se fit conduire rue La Fayette.

Quatre heures sonnèrent au moment où elle gravissait l'escalier du No 41.

La veille, Hermine était venue chez le comte, désespérée, la mort au cœur, sans souci d'elle-même et de sa réputation : elle y revenait aujourd'hui avec un faible espoir, forte des promesses du comte; et cependant, à cette heure, son cœur battait plus fort, et une voix disait qu'elle était perdue par avance. Elle sonna d'une main tremblante.

Un homme vint lui ouvrir. C'était le comte lui-même. Par un excès de délicatesse que la jeune femme devait apprécier, le comte avait renvoyé ses gens; il ne voulait point infliger à Hermine le supplice d'avoir à rougir devant des laquais.

Il lui prit la main et la fit entrer.

— Venez, lui dit-il à voix basse. Je suis seul... personne ne vous a vue entrer, personne ne vous verra sortir.

Cette fois il la conduisit au salon et la fit asseoir près du feu, dans un grand fauteuil, s'asseyant lui-même à distance respectueuse.

Pour la femme qui aime, il n'est au monde qu'un seul homme. Hermine aimait Fernand. Donc elle avait à peine regardé M. de Château-Mailly. Eh bien, ce jour-là, elle ne put se défendre d'un mouvement de curiosité; elle lui fit subir un rapide examen qui suffit à la femme pour juger un homme physiquement et presque moralement, et elle s'avoua que le comte était peut-être digne de l'amour d'une femme autant par la noblesse de son caractère que par sa beauté physique.

— Madame, dit le comte, je puis vous donner, sur la conduite et la situation de votre mari, les plus minutieux détails.

— Parlez, monsieur, murmura-t-elle, je suis prête à tout... j'ai déjà tant souffert, que j'aurai la force de souffrir encore.

— Vous êtes une noble femme, répondit-il, et Dieu vous tiendra compte de votre force d'âme... Mais ayez foi en l'avenir, madame, tout n'est point désespéré encore...

— Que dites-vous, monsieur ? interrogea-t-elle avec une émotion indicible... Croyez-vous qu'il puisse m'aimer encore ?...

— Peut-être...

Le comte prononça ce mot avec l'accent du doute, et cet accent alla au cœur d'Hermine.

— Ecoutez, reprit M. de Château-Mailly, et soyez forte...